

**Zeitschrift:** Wissen und Leben  
**Herausgeber:** Neue Helvetische Gesellschaft  
**Band:** 17 (1916-1917)  
  
**Artikel:** La psychologie d'un combattant  
**Autor:** Rossel, Virgile  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-749274>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 14.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## LA PSYCHOLOGIE D'UN COMBATTANT

Je ne crois pas que la psychologie du combattant, tout au moins sur le front occidental, ait été mieux décrite que dans le beau roman de M. Marcel Berger: *Le Miracle du feu* (in-12, Calmann-Lévy, éditeurs, Paris). Voici un „miracle“ plus authentique assurément que le „miracle“ de la Marne. La plus grande et la plus décisive bataille de la guerre européenne est un fait qu'expliquent des causes très naturelles: une armée trop sûre de la victoire et trop aventurée par ses chefs a été battue grâce à l'effort admirablement dirigé et soutenu d'un adversaire moins affaibli qu'on ne l'imaginait. Mais M. Berger, dans son livre qui est peut-être un fragment d'autobiographie légèrement arrangée, nous met en présence d'un véritable prodige: la rapide et saisissante évolution d'un scepticisme découragé à un patriotisme belliqueux chez nombre de soldats français.

Il ne faut jamais oublier ceci: au milieu de l'année 1914, avant que la catastrophe devînt inévitable, l'âme nationale était, de l'un et de l'autre côté du Rhin, très différemment préparée aux événements qui pèsent depuis tant de mois sur les intérêts et la conscience de l'humanité. En Allemagne, on vivait, on devait vivre dans l'attente du cataclysme. Les fêtes commémoratives de 1913 avaient réchauffé la vieille haine contre „l'ennemi héréditaire“. Une politique de surarmement, au cours de la dernière décade surtout, avait familiarisé le peuple avec l'idée qu'un jour ou l'autre le conflit éclaterait. L'impôt extraordinaire de guerre prélevé dans l'Empire ne pouvait signifier, même aux yeux des moins clairvoyants, qu'un prochain recours à la force pour trancher les questions suprêmes dont une littérature spéciale, une presse merveilleusement stylée et l'enseignement universitaire lui-même représentaient la solution comme une nécessité pour l'avenir du pays. Lorsque le canal de Kiel fut inauguré, quelques semaines avant les hostilités, lorsque, par cette voie facile, les plus puissants cuirassés purent se transporter de la Mer Baltique à la Mer du Nord, l'opinion publique dut se dire que tout était prêt pour l'accomplissement des *gesta Dei per Germanos*. Et puis, on avait eu soin d'entretenir l'Allemagne dans cette pensée qu'elle était injustement jalousee,

menacée, haïe par de coupables rivaux, qui avaient ourdi contre elle un perfide complot d'„encerclement“. Aussi la déclaration de guerre y fut-elle accueillie sans la moindre surprise, avec une sainte colère et un joyeux enthousiasme. On attaquait — mais c'était pour se défendre ! On briserait impitoyablement tous les obstacles à la libre expansion de l'Allemagne. On ne distingua même plus entre la Belgique et la France ou la Russie. Un vent de délire conquérant souffla de Königsberg à Fribourg en Brisgau.

Rien de pareil, en France. Sans doute, une sourde inquiétude, un indéfinissable malaise répondaient au rêve pacifiste d'un Jaurès. A voir l'Allemagne augmenter de plus en plus les effectifs de son armée, perfectionner sans cesse le matériel de ses troupes, ne mettre aucun frein à la propagande de ses pangermanistes, laisser affirmer des projets de domination par ses publicistes, ses professeurs ou ses généraux, les Français qui se donnaient la peine de réfléchir en étaient bien réduits à constater l'imminence du plus grave des périls. Cependant les autres s'obstinaient à nier l'évidence. Ainsi la loi qui rétablissait le service de trois ans pouvait n'être qu'une modeste mesure de sécurité ; les socialistes et les radicaux des Chambres, c'est-à-dire la majorité parlementaire, la condamnaient avec violence. Elle n'avait abouti qu'au prix de luttes très dures et après avoir failli plus d'une fois succomber aux assauts d'une opposition passionnée. Au mois de mai 1914, quand les députés demandèrent au corps électoral le renouvellement de leur mandat, c'est une assemblée nettement résolue à réintroduire le service de deux ans qui entra au Palais Bourbon. A la veille même du cataclysme, on n'existait que pour le procès de Mme Caillaux ! Et le Président de la République était en voyage !

Brutalement, toutes les illusions furent dissipées. D'un instant à l'autre, les accents du clairon étouffèrent la musique des joueurs de flûte. On s'était nourri de phrases humanitaires. Tout à coup, on était appelé à marcher, le fusil au poing, dans la boue et dans le sang.

Comment tous ceux d'entre les Français qui s'étaient bercés d'un idéal de fraternité, ou qui s'abandonnaient à l'indifférence amollissante née au spectacle de vaines querelles et de misérables scandales, comment réagiront-ils à l'heure du danger ? M. Marcel Berger nous le dira, et ce sera le „miracle du feu“.

La guerre atteint, en villégiature à Ballaigue, Michel Dreher, le héros de M. Berger. Il court la montagne, il esquisse un bout de flirt avec la charmante Jeannine Landry, et la lourde crise diplomatique de la dernière moitié de juillet 1914 ne lui cause que de l'agacement. Une réédition du voyage à Tanger, du coup d'Agadir ! Tout finira par une bonne conférence et un mauvais traité. L'Allemagne même n'inspirait à Dreher aucune antipathie. Tout au contraire, il avait un culte pour le génie de ses penseurs et de ses musiciens. Qu'à Paris, dans un cercle restreint, il eût éprouvé certaines satisfactions qu'il n'avait pas rencontrées ailleurs, ces jouissances elles-mêmes ne laissaient pas d'être médiocres. Il était riche, il pouvait suivre son caprice, et il se sentait beaucoup plus citoyen du monde que Français. Mais voici que le tocsin sonnait à deux pas de la frontière suisse, et que la mobilisation était décrétée pour le 2 août !

Le chauvinisme de son père, vieux Lorrain et vieux soldat, lui apparaissait chose surannée. Le sort des provinces perdues n'avait jamais troublé ses veilles. Marcel Dreher songeait seulement que l'art est un agréable passe-temps et que les yeux de Jeannine Landry étaient les plus beaux de l'univers. Aussi vit-il dans la guerre comme une offense imméritée à son repos bien plutôt qu'une menace de mort pour sa patrie :

„Une rancune m'aveugla. Je roulai les réflexions les plus amères et je dois le dire, les plus injustes. Quelle accumulation de fautes à l'actif de nos gouvernants ! Très joli de dire que l'Allemagne voulait la guerre, la préparait ! Depuis quelques années, peut-être. Mais n'y avait-il pas eu un temps où elle nous tendit la main ? Récemment, notre politique était devenue bien pointilleuse. Réveil, on ne pouvait le nier, du vieil esprit nationaliste, chauvin, sabreur. Que de discours, d'articles contribuèrent à créer une exaltation dangereuse ! Ce qui m'exaspérait surtout, c'était de songer que ceux-là qui avaient tout fait ou laissé faire, ministres, diplomates, députés, ceux-là, tous ou presque tous, avaient dépassé de loin l'âge légal. Leur chair n'aurait pas à trembler ; c'était d'autres, c'était nous, la jeunesse de vingt à trente ans, qu'ils enverraient d'une phrase ronflante, d'un cœur léger, à la boucherie !“

On ne reprochera point à Marcel Dreher de flatter son pays. Que son moral ressemble peu à celui d'un Prussien ou d'un Bavarois de son âge ! Il ne vole pas à une épopée. Une corvée déplaisante le menace et l'ennuie. Aussi bien, sa suprême entrevue avec son père n'a rien eu de très cornélien.

— Les chaussures sont-elles bonnes chez vous ? a demandé le père.

Le fils a répondu que les brodequins réglementaires le blessaient.

— Dommage! Avec des pieds sensibles, on n'est jamais un bon soldat.

Le père ajouta :

— Tu te souviendras, n'est-ce pas, que tu es Lorrain?

„Mais là, confesse Dreher, je faillis secouer la tête. Trop d'atavismes en moi; aucun n'y prenait l'ascendant; j'étais le civilisé anonyme des fins d'époque“. Le mot révélateur est lâché. Oui, parmi les intellectuels de la nouvelle génération française, le „civilisé anonyme des fins d'époque“ était légion. Avec plus ou moins d'égoïsme, avec plus ou moins de philosophie, on s'abandonnait sans remords à la banale douleur de vivre.

Et ce n'est pas du premier jour que Marcel Dreher recouvrera l'équilibre de son âme. Le tohu-bohu de la mobilisation, les rudes et désastreuses semaines du mois d'août, les misères des campements de fortune, les sinistres horreurs de la bataille, l'angoisse de la défaite et les promiscuités du rang n'ont pu que le déprimer encore. Il n'envie pas même, il blague ou il rabroue ceux de ses camarades qui ont la flamme et la foi, un Guillaumin par exemple, foyer étonnant d'invincible espérance. Ce Guillaumin! En voilà un qui ne boude pas le devoir militaire. Positivement, il est ravi d'„y aller“. Et comme il vibre! Dreher, lui, aimerait vibrer. En vain.

„Ce qui me rendait le plus insupportables les Descroix, les Humel, c'était leur mentalité des temps de paix. Les voyant passer leurs journées à de fastidieuses manilles, je m'inquiétais, je m'irritais. Ce n'étaient pas eux qui sauveraient la France! (Était-ce moi?!). Guillaumin me rassurait:

— Ne t'en fais pas! Regarde tes bonshommes. Il n'y a que ça d'important.

Je hochais la tête: mes hommes? Mais que pouvais-je savoir d'eux? Sous mes ordres, trente-trois gaillards... Le hasard avait réuni dans ma demi-section, à côté d'épais Beaucerons, se ressemblant tous comme frères, Judsi et Lamalou, les deux drôles dont j'ai parlé. Association crapuleuse. Déjà ils s'étaient fait pincer en ville, un soir, par une patrouille: on les avait ramenés gris, hurlant, tempêtant, et, le lendemain, encore si menaçants qu'Henriot (le lieutenant) n'avait pas osé sévir.“

Et l'on triompherait de l'Allemagne avec des Lamalou et des Judsi, conduits par de fervents et naïfs Guillaumin! Eh bien, oui. Lentement, Dreher a compris quelles ressources d'entrain et de confiance il y a dans ce farceur de Judsi. Il a compris également les fécondes leçons de la douleur et du sacrifice. On n'est rien



tant qu'on n'a pas souffert. Rien ne vaut qui n'ait été arrosé par le sel amer des larmes. Il y a, dans l'épreuve, des trésors merveilleux que le bonheur n'a jamais connus.

C'est la retraite. Le régiment n'a pas dormi, n'a pas mangé. Le bruit du canon diminue enfin. Les Français se rabattent sur la Meuse.

„Déjà ramenés là, m'affligeais-je. Tant de territoire cédé! Cette pensée me faisait mal. Ces prairies, ces vallons, ces bois que, l'autre semaine, j'inspectais d'un œil détaché et froid, aujourd'hui, je jetais sur eux le regard navré dont on salue son patrimoine abandonné... Lorraine qui me devenait chère!... Je commençais à concevoir qu'une âme originale baigne chaque partie de la terre... Tendre fraîcheur de ces pâturages que n'avait pu altérer même l'ardeur du torride été! Harmonie hautaine et calme de ces courbes et de ces plis de terrain!... Et — association instinctive — je me sentais saisi d'affection pour les hôtes de cette fière contrée, pour la race pensive, laborieuse, qui enrichit, de son apport, toute la lignée française. Des noms aimés me revenaient d'écrivains nés dans ces parages, qui tressèrent leur noble fleuron pour notre couronne littéraire, de peintres qui grandirent ici, et y campèrent leur chevalet, séduits aux féeries de la brume... De notre histoire aussi, tout ce qui tenait là! Varennes, la fuite de Louis XVI, Valmy, Sedan à deux pas... Et si nous devions reculer encore? Ma vue embrassait les collines et l'étendue du ciel léger. Le brutal avertissement de Fortin me revenait en mémoire: „Il leur fallait, en premier lieu, le reste de la Lorraine, la Champagne, la Franche-Comté..." Le cœur serré, je murmurai: „Non, Non."

Et, plus le recul s'accroît, plus la détresse de l'armée grandit plus il y a de blessés, d'éclopés, de mourants et de morts, plus aussi Marcel Dreher donne à la France une chaude pensée de pitié et d'amour. Puis, quand il sait que les Allemands ont envahi et pillé Emberménil, le nid de son heureuse enfance, son amour s'excite par la haine: „Saccagée, peut-être, la vieille demeure, Abattu, le grand sapin! Révolté, je ressentais la secousse d'une rancune individuelle."

A présent, il n'est plus le „civilisé anonyme des fins d'époque". est un soldat de France, un déterminé petit sergent qui mènera sa demi-section à la victoire:

„Ah! Guillaumin avait vu juste, lui qui, à F..., avant le départ, depuis, et toujours, n'avait jamais eu en tête qu'un souci: le moral de ses hommes! De là dépendait le sort du pays, lié à celui de la campagne! Et ce moral, à son tour, dépendant en partie de nous, on voit notre responsabilité.

Tâche nouvelle pour moi. J'ai dit comment naguère encore, je ne concevais pas que je pusse m'intéresser à ces ilotes. Mais depuis, je les avais sentis frémir en marchant à mes côtés, sous l'enivrante horreur du feu. Mon éloge surpris sur leurs lèvres m'avait réchauffé le cœur; sûr maintenant de leur estime, je rêvais quelque chose de plus. Alors, au cours des longues marches, j'entrepris de vaincre leur timidité ou leur reste de défiance. Je m'ouvris de mon désir à

quelques-uns et, pour commencer, à Icard, un cultivateur robuste, dont le bon sens me plaisait. Ce n'était plus assez, lui dis-je, dans les circonstances actuelles, que des relations de service courtoises; une harmonie fraternelle d'esprit et de cœur entre tous me semblait nécessaire au salut.

— On vous aime déjà bien, sergent!

Je souris.

— Plus que dans les premiers temps?

— Ça! On vous avait dans le nez!

Les barrières sont tombées. La famille française se groupe plus étroitement sous la mitraille. Il s'agit d'être ou de ne plus être. Dreher s'interroge. Est-ce bien lui? Quelques mois ont-ils pu le métamorphoser à ce point? La grâce divine de la souffrance a opéré. Et les voix de la patrie ont parlé, celles qui viennent du fond de la nature et du fond du passé, celles qui ont chanté sur les prairies en fleurs et pleuré sur les tombes muettes, celles qu'ont écoutées les sapins des Vosges, les eaux de la Meuse ou de la Marne, et les Gallo-Romains des Champs catalauniques, et les Francs de Charles Martel, et les Français de Bouvines ou Denain....

Je n'ai pas montré tout ce qu'il y a d'autre dans le *Miracle du feu*, de M. Marcel Berger: une sincère et large peinture de la terrible guerre, une émouvante et délicieuse idylle. Ce roman est, avec *Ma Pièce* de Paul Lintier, ce que j'ai lu de plus franc, de plus probe et de plus vrai sur la tragédie où la France a failli périr.

LAUSANNE

VIRGILE ROSSEL



## DES SAILLIES

Le mot de *saillie* vient de sauter; avoir des saillies, c'est passer sans gradation d'une idée à une autre qui peut s'y allier; c'est saisir les rapports des choses les plus éloignées, ce qui demande sans doute de la vivacité et un esprit agile. Elles ne supposent pas nécessairement de grandes lumières, elles peignent le caractère de l'esprit.

Les gens du monde qui font leur étude de ce qui peut plaire, ont porté plus loin que les autres ce genre d'esprit; mais, parce qu'il est difficile aux hommes de ne pas outrer ce qui est bien, ils ont fait du plus naturel de tous les dons, un jargon plein d'affectation. L'envie de briller leur a fait abandonner par réflexion le vrai et le solide pour courir sans cesse après les allusions et les jeux d'imagination les plus frivoles; il semble qu'ils soient convenus de ne plus rien dire de suivi, et de ne saisir dans les choses que ce qu'elles ont de plaisant, et leur surface. Cet esprit, qu'ils croient si aimable, est sans doute bien éloigné de la nature. Un agrément si faux et si superficiel, est un art ennemi du cœur et de l'esprit qu'il resserre dans des bornes étroites; un art qui ôte la vie de tous les discours, en bannissant le sentiment qui en est l'âme, et qui rend les conversations du monde aussi ennuyeuses qu'insensées et ridicules.



VAUVENARGUES : *De l'esprit humain.*